

Le temps presse et l'eau monte.

C'est ce que l'un des réalisateurs travaillant avec Sofia Salvador – et dont j'ai oublié le nom – criait avant de commencer à tourner. Chaque fois qu'il lançait cette phrase, je nous imaginais tous dans un aquarium, nos mains glissant avec frénésie sur la paroi en verre pendant que l'eau montait, recouvrant nos nuques, nos nez, nos yeux.

Je m'endors en écoutant nos anciens albums et me réveille la bouche pâteuse et la langue aussi râpeuse que celle d'un chat. Je tire la poignée de mon fauteuil inclinable et, dans un soubresaut, me voilà assise. J'ai une pile de photos sur les genoux.

Je détiens la photo la plus célèbre de Sofia Salvador – la bombe du Brésil, la Fruity Cutie Girl, la nymphe au débit rapide et aux grands yeux, aux costumes scintillants et aux cheveux courts ; celle qui, selon l'âge et la nationalité de ceux qu'on interroge, peut être un objet de plaisanteries, une icône, une victime, une traîtresse, une révolutionnaire, ou, comme l'a baptisée un chercheur, un « sujet d'étude sérieux sur la place des Latinas à Hollywood ». (C'est comme ça qu'on nous appelle, maintenant ?) J'ai acheté la photo originale et son négatif à une vente aux enchères pour un prix supérieur à leur valeur réelle. Mais je n'ai pas de problèmes d'argent : je suis

riche à millions et j'en suis fière. Quand j'étais jeune, les musiciens devaient faire croire qu'ils se fichaient de la gloire et de l'argent. Avoir la moindre ambition, pour un *sambista*, surtout quand on était une femme, était considéré comme une faute impardonnable.

Sur la photo, prise en 1942, Sofia Salvador porte la coupe à la garçonne qu'elle a rendue célèbre. Ses yeux sont immenses. Sa bouche est entrouverte. Sa langue appuie sur le haut de son palais : on ne sait pas bien si elle chante ou si elle crie. À ses oreilles pendent des boucles de la taille et de la forme d'un colibri – avec des yeux qui brillent et des becs dorés tranchants. Elle prenait grand soin de ses lobes, craignait qu'ils ne s'étirent sous le poids de ses boucles d'oreilles, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Elle faisait attention à tout, en réalité ; elle n'avait pas le choix.

Sur la photo, elle porte un collier en or qui fait deux fois le tour de son cou. En dessous s'alignent des rangées et des rangées de fausses perles, toutes de la taille d'un globe oculaire. Puis il y a les bracelets – en or, en corail – qui recouvrent presque l'intégralité de ses avant-bras. À la fin de la journée, lorsque je lui retirais colliers et bracelets et qu'elle cessait d'être Sofia Salvador (du moins, pendant un temps), Graça agitait les bras et disait : « Je me sens si légère, je vais m'envoler ! »

Graça se dessinait des sourcils très haut placés, de manière à ce que Sofia ait toujours l'air surpris. Elle avait plus de mal avec la bouche – cette bouche rouge si célèbre. Elle étirait le contour de ses lèvres pour que, comme pour le reste, le résultat soit une exagération de la réalité. Mais qui était-elle, en réalité ? À la fin de sa courte vie, Graça peinait à répondre à cette question.

La photo fut prise pour le magazine *Life*. Le photographe plaça Graça devant un fond blanc.

- Fais semblant de chanter, lui ordonna-t-il.
- Pourquoi faire semblant ? demanda Graça.

— C'est tout ce que tu sais faire, non ? railla le photographe.

Il était célèbre et pensait que ça lui donnait le droit d'être méchant.

Graça le toisa. Elle était fatiguée. Nous l'étions tout le temps, même moi qui signais des centaines d'autographes au nom de Sofia Salvador sur des photos, tandis que Graça et les garçons du Blue Moon enchaînaient des journées de dix-huit heures – tournage, essayages de costumes, filages, répétitions des danses, promotion de son dernier film musical en date. Ça aurait pu être pire : on aurait pu être en train de mourir de faim comme avant. Mais au moins, avant, on faisait de la vraie musique. Ensemble.

— Alors je ferai semblant de te respecter, rétorqua-t-elle.

Puis elle ouvrit la bouche et chanta. Les gens se souviennent de sa coupe de cheveux, de ses boucles d'oreilles, de ses jupes à sequins, de son accent, mais ils oublient sa voix. Lorsqu'elle se mit à chanter pour cet imbécile de photographe, il en lâcha presque son appareil.

J'écoute ses albums – seulement nos premiers enregistrements, lorsqu'elle chantait mes chansons et celles de Viniçius – et j'ai l'impression qu'elle a de nouveau dix-sept ans et qu'elle est assise à côté de moi. Graça, avec toute sa volonté, son humour, son entêtement de pacotille, son panache, son égoïsme. C'est ainsi que je la veux, ne serait-ce que pendant les trois minutes que dure la chanson.

À la fin, je suis épuisée, en larmes. Je l'imagine ici, me donnant un coup de coude, me forçant à me ressaisir.

— Pourquoi t'es contrariée comme ça, Dor ? me rabroue Graça. Au moins, tu es toujours de ce monde.

Sa voix est si limpide qu'il me faut me rappeler que ce n'est pas vraiment elle. J'ai davantage côtoyé Graça dans mon imagination que dans la vraie vie.

— Qui veut d'une vraie vie ? demande Graça en se moquant de moi (elle se moquait sans cesse de quelqu'un).

Je secoue la tête. Après tout ce temps – quatre-vingt-quinze ans pour être exacte –, je ne connais toujours pas la réponse.

Ma vie actuelle est un mélange sans saveur de promenades sur la plage accompagnée d'une infirmière, de courses au supermarché, d'après-midi dans mon bureau, de soirées passées à écouter des disques, d'heures pénibles à voir défiler des kinésithérapeutes et des médecins qui n'ont rien à me dire et qui sont toujours sérieux et dévoués. Je vis dans une vaste demeure, entourée d'assistants et de domestiques. Jadis, il y a très longtemps, j'ai désiré une telle opulence.

— Dor, prends garde à ce que tu souhaites, certains vœux se réalisent.

C'est trop tard, *amor*.

À présent, je souhaiterais revivre cette première partie de mon existence – ces trente premières années environ –, et peu m'importent le chaos, la cruauté, les sacrifices, les erreurs et les manquements de cette époque. Mes erreurs, surtout. Si je pouvais écouter ma vie – la déposer sur un tourne-disque comme un vieux 33-tours –, ce serait une samba. Mais rien à voir avec celles, débridées, qu'on entend au carnaval. Ni avec ces *marchinhas* idiotes, aussi éphémères et insipides que des bulles de savon. Encore moins avec ces sambas plus douces ou romantiques. Non. Ma samba serait une samba qu'on entend dans une *roda* : celles que l'on jouait en cercle après le boulot et quelques verres d'alcool fort. Au départ, elle est désespérée, marquée par le gémissement solitaire de la *cuíca*, par exemple. Ensuite, lentement, d'autres se joignent à la *roda* – des voix, des guitares, un tambourin, un *reco-reco* – et la chanson entreprend alors de s'extirper de ses douloureuses prémices pour s'étoffer, devenir plus dense, plus sombre. Elle contient tous les éléments d'une vraie samba (qui n'est pas nécessairement une bonne samba). Lamentations,

humour, révolte, désir, ambition, regrets. Et l'amour. Il y en a aussi. Tout est improvisé ; s'il y a des fautes, je dois les ignorer et continuer de jouer. En toile de fond, on entend l'*ostinato* – le thème principal qui ne varie jamais, qui ne flanche jamais. Toujours sur le même rythme, le même tempo. Et moi aussi, je suis là : la dernière encore dans le cercle, convoquant des voix que je n'ai pas entendues depuis des décennies, me repassant les arguments que j'aurais mieux fait de taire. J'ai essayé de ne pas écouter cette chanson dans son intégralité. J'ai essayé de l'étouffer avec l'alcool, le temps, l'indifférence. Mais elle me reste dans la tête et ne me laissera en paix que lorsque j'aurai énoncé chacune de ses paroles. Lorsque je l'aurai chantée à voix haute, du début à la fin.

La douce rivière

*Partage cette bouteille avec moi,
Partage cette chanson.
Les années ont endurci mon cœur.
Ma langue se délie par la boisson.
Viens, explore avec moi
Les endroits que j'ai tant aimés.*

*L'homme a maîtrisé le feu
Pour brûler les champs de cannes.
Dieu a inventé la musique
Pour apaiser mes larmes.*

*Je viens d'un pays
Où le sucre est roi et la rivière douceur.
On dit qu'une femme s'y est noyée
Et que son fantôme hante les profondeurs.*

*Assieds-toi près de moi sur la berge à présent,
Entends ma voix, qui est force et vigueur.
Nage avec moi dans ces eaux indolentes,
Et laisse ma chanson t'ouvrir le cœur.*

*À présent, ami, nous voilà sous l'eau,
Chantant la même rengaine :
Plonge, encore, vers cet endroit tant aimé
Et tu verras qu'il n'est jamais pareil.*

*L'homme a maîtrisé le feu
Pour brûler les champs de cannes.
Dieu a inventé la musique
Pour apaiser mes larmes.*

La douce rivière

Mieux vaudrait commencer par Graça – son arrivée, notre première rencontre. Mais la vie n'est pas aussi ordonnée qu'une histoire ou une chanson ; elle ne débute et ne se termine pas forcément aux moments les plus intéressants. Même petite, avant l'arrivée de Graça, j'avais l'impression de devoir jouer un rôle qui ne collait pas à mes ambitions, comme un bâton de canne à sucre coincé dans un dé à coudre.

Je survécus à ma propre naissance, un réel exploit en 1920 quand on sait que ma mère vivait dans une grande pauvreté sur une plantation de cannes à sucre. La sage-femme qui me mit au monde racontait à tous combien elle avait été surprise de voir un nouveau-né aussi hardi sortir du ventre d'une femme aussi fatiguée. J'étais son cinquième et dernier enfant. La plupart des femmes de la plantation avaient dix enfants, douze ou même dix-huit ; de fait, l'utérus de ma mère était plus jeune et plus accueillant. Mais elle n'était pas mariée, ne l'avait jamais été. Mes frères, vite perdus de vue, et moi-même – j'étais la seule fille – étions tous nés de pères différents. Aux yeux de certains, ma mère était bien pire qu'une *puta*, parce que au moins une *puta* avait l'intelligence de faire payer ses services.

Je n'évoquais jamais ma mère ; j'avais peur de ce qu'on pourrait me dire et je ne voulais pas prendre le risque d'être

battue. À dire vrai, je n'avais pas le droit de poser de questions. Personne ne la mentionnait, sauf pour m'insulter. Ils disaient que j'avais des os larges, comme elle. Que j'avais mauvais caractère, comme elle. Ils disaient que moi aussi j'étais laide comme le péché, mais que, contrairement à elle, je n'avais pas les cicatrices sur les bras et le visage qu'on recueillait dans les champs de cannes à sucre. Pendant une courte période, elle coupa de la canne à sucre – seule une poignée de femmes pouvaient endurer un tel travail. Mais l'insulte la plus courante accusait sa promiscuité avec les hommes. Si je n'utilisais pas assez de sel pour enlever le sang sur les planches à découper, si j'arrêtais de remuer les confitures brûlantes sur le feu pendant ne serait-ce qu'une seconde ou si je mettais trop de temps à apporter à Nena, la cuisinière, ou à son équipe, des ingrédients provenant de l'office ou du jardin, on me frappait avec une cuillère en bois et on me traitait de « fille de *puta* ». Ainsi, j'appris à connaître ma mère en fonction de ce que les autres lui reprochaient, et qu'on me reprochait donc à moi. Et je pris conscience – sans pouvoir vraiment le formuler lorsque j'étais enfant – que les gens haïssent ce qu'ils craignent, donc j'étais fière d'elle.

La sage-femme eut pitié de moi – un bébé en si bonne santé – et plutôt que de m'étouffer, de me déposer au milieu des cannes à sucre pour être dévorée par les vautours ou de me donner à un exploitant qui ferait de moi son jouet ou son esclave (pratiques courantes, à l'époque, pour les bébés filles sans famille), elle me confia à Nena, la cuisinière en chef de la plantation de Riacho Doce. Le long de la côte de l'État du Pernambouc se trouvaient des dizaines de plantations de cannes à sucre, et Riacho Doce était l'une des plus grandes. En période faste, lorsque le prix du sucre était élevé, Nena dirigeait une équipe comprenant dix personnes en cuisine et deux garçons de maison. Nena avait le torse aussi bombé

qu'un coq de compétition et des mains aussi larges et meurtrières que ses poêles à frire en fer forgé. Riacho Doce appartenait à la famille Pimentel ; ils en étaient les maîtres, mais Nena régnait sur la cuisine. Ainsi personne ne protesta lorsque, après que la sage-femme m'eut confiée, nue et hurlante, à Nena, elle décida de faire de moi une fille de cuisine.

Tout le monde dans la Grande Maison – les bonnes, les blanchisseuses, les garçons d'écurie, les valets – passa dans la cuisine de Nena pour me voir. Ils faisaient des remarques sur ma peau rosée, mes longues jambes, mes pieds parfaits. Le lendemain, je cessai de boire le lait de chèvre que Nena me donnait dans un biberon. Nena se rendit auprès d'une nourrice, dont je repoussai les tétons du bout de la langue. J'étais trop jeune pour manger du porridge de manioc mais Nena tenta quand même de m'en donner. Je le recrachai aussi et, rapidement, dépéris, devenant aussi pâle et fripée qu'une vieille sorcière. Les gens disaient que j'étais maudite. « *Olhau mau*, murmuraient-ils, *ohlo gordo*. » Ce sont deux expressions différentes pour signifier une même malédiction.

Nena alla voir le vieil Euclides. Euclides était ridé, bavard et avait la couleur des résidus noirs qu'on racle au fond des cuves de cannes à sucre. Il travaillait à Riacho Doce depuis plus longtemps que Nena, ayant d'abord été garçon d'écurie puis jardinier. Il avait une ânesse qui avait mis bas et perdu son ânon, mais pas son lait. Nena m'emmena dans l'étable et m'enfonça le pis de la *jega* dans la bouche, et je bus. Je bus jusqu'à être de nouveau forte et grasse. La couleur de ma peau changea, rappelant de moins en moins la rose et de plus en plus la peau tannée de la *jega*. Mes cheveux poussèrent, bien épais. Par la suite, on m'appela Jega.

Dans le cerveau arriéré et superstitieux des gens, la fille que je devins était intimement liée à la mère dont j'avais bu le lait.

« Jega est bête comme un âne », se moquaient les valets.

« Jega est têtue comme une mule », se plaignaient les filles de cuisine.

« Jega est laide comme un baudet », lançaient les garçons d'écurie lorsqu'ils cherchaient à être méchants.

Ils voulaient que j'y croie. Ils voulaient que je devienne comme cette *jega*. Je ne comptais pas leur donner cette satisfaction.

La Grande Maison se dressait en haut d'une colline. Depuis le porche à colonnades, on pouvait contempler presque tout Riacho Doce : le portail principal, le moulin et sa cheminée noircie, les écuries pour les chevaux et les ânes, la maison de l'administrateur, l'atelier du charpentier, le vieux moulin à manioc, un champ de maïs et de pâture, la distillerie, les entrepôts avec leurs portes épaisses en fer. Et on pouvait voir le cours d'eau marron qui avait donné à Riacho Doce son nom, bien qu'il ne soit ni un ruisseau ni sucré.

Chaque plantation avait une histoire de fantôme et la nôtre ne faisait pas exception : une femme s'était noyée dans la rivière et y vivait encore. Certains affirmaient qu'elle avait été tuée par son amant, d'autres par son maître, d'autres encore qu'elle s'était suicidée. Apparemment, on pouvait l'entendre chanter sous l'eau la nuit, soit pour son amant, soit pour attirer les gens dans l'eau afin de les noyer et de ne plus être seule ; les avis différaient selon qu'on croyait le fantôme gentil ou rancunier. Les mères de Riacho Doce racontaient cette histoire à leurs enfants au moment du coucher afin de les tenir éloignés de la rivière. Moi, c'est Nena qui me la raconta.

Derrière la Grande Maison se trouvait un verger. Et derrière le verger s'étendaient les *senzalas* des esclaves qui avaient été convertis en logements pour les domestiques. Nena et moi étions les seules à dormir dans la Grande Maison, ce qui nous distinguait des autres domestiques. Ce statut particulier n'affectait en rien Nena, mais ce n'était pas mon cas. J'étais

Jega, l'âme la plus méprisable dans la stricte hiérarchie qui prévalait dans la maison, et les bonnes et les garçons d'intendance comptaient bien me le rappeler. Ils me giflaient, me pinçaient le cou, m'injuriaient, me crachaient dessus. Ils me frappaient avec des cuillères en bois et recouvraient le seuil de la cuisine de graisse de lard afin que je glisse. Ils m'enfermaient dans des toilettes puantes dont je ne parvenais à sortir qu'à l'aide de nombreux coups de pied. Nena n'ignorait pas l'existence de ces mauvaises blagues mais ne disait rien.

— C'est comme ça que ça marche, dans une cuisine, disait-elle. Estime-toi heureuse, les garçons pourraient avoir envie de soulever tes jupes. Ça viendra un jour. Mieux vaut que tu apprennes dès maintenant à te défendre.

Nena m'adressait de nombreuses mises en garde.

« Garde la tête baissée. »

« Essaye de te fondre dans le décor. »

« Surtout, rends-toi utile. »

Si j'ignorais ces conseils, elle me frappait avec une cuillère en bois, une vieille cravache, ou à mains nues. Et bien que je craignisse ces brutalités, je ne les trouvais ni étranges ni cruelles ; je ne connaissais rien d'autre, et Nena non plus. Elle se servait de ses poings pour m'inoculer des choses qu'elle ne pouvait articuler, des leçons qui me sauveraient la vie. Nena pouvait assurer ma sécurité dans la cuisine mais pas ailleurs. J'étais une créature sans famille et sans argent. Une autre bouche à nourrir. Pire encore, une fille. Au moindre caprice du propriétaire, je pouvais être chassée de la Grande Maison et obligée de me débrouiller seule dans un océan de cannes à sucre. Et qu'est-ce qu'une jeune fille laide pouvait offrir au monde hormis son corps ? J'appris donc à défendre mon corps, avec acharnement, contre les garçons d'écurie, les ouvriers du moulin ou toute autre personne voulant s'en servir à des fins personnelles. Et, en même temps, j'appris à me rendre utile, à obéir à mes patrons à tout prix ou, mieux

encore, à ne pas les croiser. Tant que j'étais invisible, j'étais en sécurité.

Ainsi, pendant que des petites filles comme Graça jouaient à la poupée et mettaient de belles robes, moi je m'adonnais à d'autres types de jeux. Des jeux de pouvoir qui se gagnaient par la force et par la ruse, où le plus malin survivait.

Lorsque j'eus neuf ans, la grande crise financière mondiale frappa le Brésil et la valeur du sucre s'effondra. Les petites plantations autour de Riacho Doce fermèrent leur Grande Maison et mirent leurs ouvriers à la porte. Le moulin de Riacho Doce cessa toute activité. Endettée jusqu'au cou, la famille Pimentel décampa. Des rumeurs de vente circulèrent. Peu de temps après, les coupeurs de cannes à sucre partirent travailler dans d'autres plantations qui avaient mieux résisté à la crise. Les champs furent abandonnés. La distillerie mit la clé sous la porte. Les uns après les autres, les filles de cuisine, les lingères et les garçons d'écurie quittèrent les lieux. Au bout d'un temps, il ne resta plus que Nena, le vieil Euclides et moi.

— Ils reviendront, affirmait Nena à propos des Pimentel. Personne n'abandonne sa terre. Et lorsqu'ils reviendront, ils se souviendront de ceux qui leur ont été loyaux.

Ce qui guidait la vie de Nena, c'était la loyauté et la peur. Elle et le vieil Euclides étaient nés à Riacho Doce avant l'abolition de l'esclavage au Brésil en 1888 et ils étaient restés même après leur émancipation. Pendant cette période incertaine, Euclides s'occupait de la propriété : il s'assurait que personne ne dérobe un animal des écuries ou un fruit du verger. Comme elle ne voulait pas que ses marmites et ses casseroles en cuivre tombent entre les mains de pilleurs, Nena cacha les objets de valeur. La vaisselle en porcelaine, les plateaux en argent, les couverts en or, un saladier en nacre furent dissimulés sous les lattes du plancher de la Grande Maison. Nous consommions la nourriture restée dans le cellier et, par la suite, puisque nous n'avions pas été payés depuis le départ des

Pimentel, nous échangeons des biens au marché. Des œufs pour de la farine, des fruits pour un peu de viande séchée, des bouteilles de mélasse pour des haricots. Les temps étaient durs mais non dépourvus de joie. Du moins pour moi.

Au cours des longs mois où la Grande Maison resta vide, j'y passais mes journées. Je sautais sur les carreaux en pierre. Je glissais mes mains sous les draps anti-poussière et sentais le marbre frais, la courbe des pieds de table, les ornements dorés des miroirs. Je sortais des livres des bibliothèques et les ouvrais grand afin de les entendre s'étirer. Avec fierté, je montais et descendais l'escalier principal, me prenant pour la maîtresse de maison. Pour la première fois de ma courte vie, j'avais le temps et la liberté d'explorer, de faire semblant, de jouer sans craindre d'être frappée ou disputée, de ne pas me soucier d'être chassée de Riacho Doce pour des brouilles. J'eus la possibilité d'être une enfant et je commençai à croire que j'aurais toujours cette possibilité. J'aurais dû me méfier.

Un jour, alors que j'étais assise dans la bibliothèque et que j'essayais de décoder les étranges symboles inscrits dans les livres des Pimentel, j'entendis un terrible rugissement provenant de l'extérieur. On aurait dit qu'un gigantesque chien grognait devant la Grande Maison. Je me précipitai vers Nena, qui ouvrit la porte principale.

Une voiture vrombissait devant le portail. Avec l'énergie soudaine d'un jeune chiot, le vieil Euclides bondit dans l'allée et l'ouvrit. La voiture s'arrêta et un homme en sortit côté conducteur. Il portait un chapeau et un long manteau en toile qui protégeait son costume. Il ouvrit la porte passager et les portes arrière. Deux femmes émergèrent : l'une, pâle, qui portait aussi un manteau en toile, et une autre vêtue de l'uniforme à rayures des domestiques, bonnet en dentelle inclus. La bonne tenta d'attraper quelque chose sur la banquette arrière. Je perçus un sifflement et un râle. Un instant, je crus

qu'il y avait un animal dans la voiture – un chat ou un opossum. Puis je vis que les mains de la bonne tenaient deux petits pieds nichés dans des bottes en cuir. Les bottes se débattirent et la bonne les relâcha avant de s'engouffrer plus avant dans la voiture. Puis il y eut des cris, des grognements, des morceaux de jupons blancs et, enfin, des pleurs. La bonne jaillit de la portière arrière, les larmes aux yeux, et posa sa main sur sa joue griffée.

— Laisse-la à l'intérieur ! aboya l'homme. Elle est assez grande pour en sortir seule.

La bonne hocha la tête, la main toujours posée sur son visage. L'autre femme soupira et déboutonna son manteau en toile, révélant une robe en soie et un chapelet de perles autour de son cou.

Des boucles rousses encadraient son visage. Sa peau était diaphane, blanche comme le sucre le plus raffiné. Le sucre dont on se servait à la Grande Maison était le « deuxième jet » – brut et couleur de boue ; pas blanc mais pas non plus foncé, c'est-à-dire comme moi.

— Il vaut mieux qu'elle ne sorte pas, continua l'homme en regardant la route de terre. Elle va se salir.

Il avait la peau mate, la mâchoire carrée et un nez romain incliné comme une flèche pointant en direction de sa bouche.

— Il va falloir qu'on s'habitue à la poussière, dit la femme, et elle plissa les lèvres comme si elle se retenait de rire, comme si elle venait de se raconter une blague grivoise.

En entendant le mot « poussière », une fillette de mon âge s'extirpa de la banquette arrière. Elle portait une robe jaune pâle et des gants blancs. Le haut de sa tête était orné d'un nœud maladroitement fixé ; la fillette s'en saisit et le jeta par terre. Elle tapa du pied, soulevant de la poussière et salissant ses bottes, et adressa ensuite un regard noir aux adultes autour d'elle, les mettant au défi de lui dire d'arrêter. Puis elle me vit et se figea. À ses yeux, je n'étais pas invisible.